

Raymond Guérin

Le Temps de la sottise

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Claude Fraysse
© le dilettante, 1988, renouvelé en 2003.
ISBN 978-2-84263-258-8

Avant-propos

POUR SES HUIT OUVRAGES publiés chez Gallimard, Raymond Guérin avait adopté une répartition ordonnée en trois grandes rubriques : « Confessions », « Fictions » et « Mythes » ; dans la première, figuraient les deux récits qui l'ont révélé au public, Zobain (1936) et Quand vient la fin (1941) – lequel faillit ravir le Goncourt à Vent de mars d'Henri Pourrat – ainsi que La Tête vide (1952), une manière de « nouveau roman » ; la seconde comprend les trois volumes du cycle Ébauche d'une mythologie de la réalité (1946-1953) ; la troisième, La Confession de Diogène (1947), roman « philosophique », et Empédocle (1950), l'unique pièce de théâtre

qu'il a composée. Mais, jusqu'à sa mort en 1955, Guérin a tenu à faire indiquer sous chacune de ces rubriques un certain nombre de publications à venir, « à paraître » ou « en préparation ». Ainsi, c'est dans « Confessions » que se profile, en 1945, l'annonce du Temps de la sottise, devenant par la suite La Sottise du temps : quel titre l'auteur aurait-il choisi de donner, en définitive, au livre tiré des carnets remplis pendant sa « drôle de guerre » – on pense à ceux de Sartre – et sa captivité ? En l'absence de certitudes, il semble plus prudent d'opter pour le premier, comme Le Dilettante l'a fait en 1988 et continue de le faire pour la présente réédition. En effet, c'est bien de ce titre que Guérin use dans les lettres qu'il envoie à sa compagne, Sonia Benjacob, dès les premiers jours de sa mobilisation, en septembre 1939, et ce, tout au long des missives écrites, à peu près quotidiennement, pendant quatre ans : cette correspondance montre, dans un jeu de miroirs, l'écrivain au travail, prenant des notes en vue d'un livre inspiré par son expérience de soldat et, bientôt, de prison-

nier, mais donnant parfois aussi une version épistolaire de ce qu'il consigne dans ces carnets : qui connaît un tant soit peu son œuvre ne sera pas étonné de ces variations « génériques », le roman par lettres – ou les lettres dans le roman – alternant avec un mode plus discursif ou le récit en forme de journal. Aussi, faut-il revenir brièvement sur l'hésitation quant à l'agencement de ce titre : Sottise du temps ou Temps de la sottise ? À découvrir ces lignes, le lecteur comprendra aisément qu'y est fustigée une sottise – le mot revient en leitmotiv – inhérente à la situation : la déclaration de guerre, la « chose » militaire, l'incurie des autorités, la brutalité des hommes de troupe, autant de constats que Georges Hyvernaud faisait au même moment, de son côté, et dont il allait alimenter, entre autres,*

* Les principaux ouvrages de Georges Hyvernaud, *La Peau et les Os*, *Le Wagon à vaches*, *Lettre anonyme*, *Feuilles volantes* sont au catalogue du Dilettante ; sont disponibles également, chez Claire Paulhan, ses *Lettres de Poméranie, 1940-1945* (2002).

La Peau et les Os (1949), préfacé par... Raymond Guérin. Mais, au-delà des circonstances immédiates, la « sottise du temps », c'est celle de l'humain en général, celle que l'auteur de *La Main passe* (1947) n'a cessé de pointer, tantôt pour s'en indigner, plus souvent pour s'en amuser. C'est, sans doute, cette dimension plus vaste de la bêtise qu'il aurait voulu refléter dans un ouvrage achevé. Et il est vrai que, du Temps de la sottise, se dégagent des constantes de l'œuvre : la souveraineté du physiologique sur la psychologie, l'ironie à l'égard des plumitifs « va-t-en-guerre », la difficulté de concilier une exigence de vie intérieure et l'adhésion aux bonheurs de la vie matérielle. Guérin se voulait un Diogène moderne, les pages qui suivent le disent bien. Cependant, elles traduisent, en plus des positions du moraliste, son talent de romancier, ce talent qu'il allait développer puissamment dans *Les Poulpes* (1953), le roman de la captivité, tandis que *Le Temps de la sottise* aurait été celui de la débâcle, dans une chronologie inversée telle que Céline, par exemple,

*l'a pratiquée de Voyage au bout de la nuit, citée ici**, à *Mort à crédit*** ; si, en effet, les premières chroniques sont davantage faites de réflexions sur les événements vécus, celles qui leur succèdent, surtout à partir du printemps 1940, mettent en place une véritable stratégie narrative qui permet de passer, presque insensiblement, de la réalité à la fiction : l'exode des civils – à la mesure des 33 Jours*** de Léon Werth –, la déroute des combattants, les attaques aériennes, tout prend des allures de rêve cauchemardeux, de drame épique, de spectacle hallucinant ; s'y mêle, en esthétique typiquement guérinienne, l'émotion suscitée par la grâce des jeunes femmes, la générosité de la nature, le pittoresque des paysages qui lui font convoquer les maîtres du genre, Chardin,

* « Bois de Saint-Clément-à-Arnes (Ardennes), le jeudi 16 mai 1940 », p.63.

** *Voyage au bout de la nuit*, Louis-Ferdinand Céline, Denöel, 1932 ; *Mort à crédit*, id., 1936.

*** *33 Jours*, Viviane Hamy, 1992. Le manuscrit est resté inédit pendant plus de cinquante ans.

Greuze ou Corot : nous sommes, incontestablement, dans le monde de l'art, et l'on se dit que, mené à terme, l'ouvrage aurait pu faire écho au Bouquet de Calet ou au Caporal épingle** de Perret. Mais aurait-ce été un « vrai » roman, comme Les Poulpes ? Là est vraisemblablement la raison qui explique, d'une part, la variation du titre, de l'autre, son classement dans les « Confessions » : le « je » qui s'y exprime, s'il n'est pas entièrement réductible à l'auteur, n'est pas tout à fait imaginaire et, surtout, Guérin a voulu jouer sur le registre ambigu qu'il chérissait, celui où le témoignage prend des allures de fable, et inversement. C'était sa façon de répondre à l'interrogation de son époque sur la légitimité du genre romanesque. Quoi qu'il en soit, il convient avant tout d'apprécier Le Temps de la sottise, non seulement comme un work in progress, mais surtout pour la justesse, sans*

* *Le Bouquet*, Henri Calet, Gallimard, 1945.

** *Le Caporal épingle*, Jacques Perret, Gallimard, 1947.

apprêt, de thème et de ton qui s'y affirme : que la « sottise » fasse rire ou pleurer, elle est de tous les temps et, puisque c'est par elle que le malheur arrive, autant dire qu'on n'en aura jamais fini d'écrire son histoire.

*Bruno Curatolo**

* Bruno Curatolo a notamment publié *Raymond Guérin, une écriture de la dérision*, L'Harmattan, 1996.

Les points de conduite représentent toujours des coupures de notre fait (N.D.É.).

Kerling, le 1^{er} octobre 1939.

JE ME SOUVIENS de ce texte où M. de Montherlant exaltait le temps de guerre. Certes c'est un temps de virilité, encore que les caractères efféminés s'y libèrent. Certes c'est un temps de camaraderie, encore que beaucoup, soldats ou officiers, se jalourent avec égoïsme, se nuisent et se desservent. Mais, tout de même, ce n'est pas un temps de raison et de beauté, et M. de Montherlant aura beau écrire, M. Armand Petitjean aura beau délirer, ils

n'empêcheront pas que j'ai vu ce que j'ai vu.

Oh! bien sûr, avant, je restais sur mes gardes. M. de Montherlant avait été à la guerre. Et moi, pas. M. Armand Petitjean avait vécu sur la ligne Maginot. Et moi, pas. Mais, maintenant, je sais à quoi m'en tenir. Qu'ils cessent de mentir, de prendre leurs désirs pour des réalités, de se griser de mots et d'images.

À Kerling donc, le village ayant été abandonné par les habitants qu'on évacuait de force, le quartier général de la division que nous avons relevée s'était installé depuis un mois dans les maisons. Il a laissé les locaux dans le plus navrant état de saleté et de dévastation. Ces individus, soldats et officiers, s'installaient, forçant les portes des maisons, des chambres et des armoires, pillant la vaisselle, les couverts, la verrerie, le linge, les draps. Nous avons trouvé, dans la plupart des maisons, toute la vaisselle dégoûtante. Au lieu de laver cette vaisselle après chaque

repas, ils l'avaient laissée s'accumuler, prenant dans les buffets, pour le repas suivant, de la vaisselle supplémentaire. Il ne restait plus une assiette, plus un couvert, plus un plat, plus une casserole qui ne fût souillé. Sur le sol, les immondices s'amoncelaient. Les murs avaient été salis. Sur des glaces on voyait des traînées de confiture qui y avait été projetée. Dans les cours des aliments pourris abandonnés, du vomi, des excréments. Aux fenêtres des carreaux brisés. Aux portes des serrures arrachées. Aux murs des interrupteurs détraqués. Des armoires béantes avec du linge en vrac sur le parquet. Des pantalons de femme ou des chemises dont certains s'étaient servis pour essuyer leurs grosses chaussures pleines de boue. Des draps où d'autres avaient fait leurs besoins. De la pourriture, du désordre, de l'ignominie partout. Les arbres fruitiers avaient été dépouillés. Les animaux domestiques, poules, lapins, cochons, égorgés. Les récoltes de bois, de paille ou de

foin, d'avoine et même de blé avaient été gaspillées.

On n'avait eu aucun respect pour les souvenirs ou les dévotions les plus intimes. Que de statues religieuses brisées, que de cadres de famille défoncés. Et jusqu'aux livres de messe ou de comptes béants, jusqu'aux sacs des femmes, jusqu'aux portefeuilles des hommes, jusqu'aux lettres, jusqu'aux diplômes qui gisaient par terre, couverts de poussière ou de boue. Il y en avait qui auraient volé un ciboire, d'autres des horloges, d'autres de l'argenterie. Il y en avait qui avaient mis des robes de femmes en pièces, les ayant, peut-être, voulu revêtir. Partout le soudard roi s'était manifesté, détruisant ce qui aurait pu lui être utile, emportant ce qu'il croyait pouvoir lui rapporter, livrant au saccage tout ce qui semblait ne pas lui convenir.

Mais je veux oublier ce spectacle que j'ai eu à mon arrivée. Depuis que nous sommes là nous avons, du moins certains, essayé de mettre un peu d'ordre et de pro-

preté dans ce chaos, nous servant malgré tout de ce que nous trouvions sous la main, et déjà transportant là où l'objet nous manquait celui que nous trouvions dans tel autre lieu. Mais que ferons-nous dans un mois? Serons-nous moins répugnants que nos devanciers? J'ose en douter. Les hommes se valent dans cet ordre, à peu près. Ce qui les change c'est la condition qu'on leur fait. Et l'armée est sans doute, sans aucun doute, la pire de ces conditions. Il n'y a pas un de ces malheureux qui, dans la vie normalement policée du temps de paix, oserait se conduire comme ils font tous, dès que les pénètrent les principes de la vie militaire. Il faut être débrouillard. Il faut savoir se débrouiller. Cent fois par jour on vous assomme avec cet axiome. On imagine qu'à ce régime le plus honnête, le plus scrupuleux finit très rapidement par confondre l'habileté du débrouillard avec la malhonnêteté du voleur et avec le vandalisme du pillard.

Je disais, d'abord, qu'il fallait accuser les chefs. Mais non. Eux-mêmes sont menés par la « chose », par ce monument de sottise qu'est la chose militaire. On s'étonne, on s'indigne, on crie. Il n'y a pas à aller contre. Si l'on ne détruit la « chose » elle finit par tout dévorer comme la nature dévore les travaux des hommes, si les hommes baissent les bras. Les chefs eux-mêmes sont dévorés. Sur leurs propres ordres. De leur propre mouvement. Pour se sauver, il faudrait avoir prévu ce pire. Ce serait trop beau, trop courageux. On verrait nos maîtres entravés. Libres de parler et d'agir, mais entravés et retenus au moindre écart. Au lieu de cela on les laisse faire. Bientôt le militaire sort de terre, subjugué la nouvelle génération, règne bientôt en maître, puis devient tyran en entrant dans quelque guerre où il entraîne les peuples.

Les peuples? Il est bien temps alors pour eux de chercher des responsables! Qui l'a voulu? Personne et tous. Tous et